

## Disparition

## Philippe Sollers, écrivain,

**HOMMAGE** Le célèbre écrivain, chroniqueur au « Journal du Dimanche » de 1999 à 2012, est mort à l'âge de 86 ans

**LITTÉRATURE** Apôtre de l'avant-garde, ex-maoïste, il s'était imposé comme un auteur majeur et controversé

**T**out feu tout femme. Durant une existence bien remplie ponctuée d'une centaine d'ouvrages, l'écrivain n'aura cessé de déclarer sa flamme aux auteurs vénérés, de Sade à Lautréamont, de Casanova à Joyce, et aux femmes aimées. Sa vie fut comme une longue fugue de Mozart, son musicien préféré, légère en apparence et travaillée sans qu'il en coûte. Une façon de transcrire sa vie en la délivrant de la lourdeur des choses, des tracas quotidiens et des pitreries du monde. Le sérieux, celui qui ennuie et montre son effort, n'était pas son fort. Il se composa donc une figure à la mesure de ses envies. Une tête de moine paillard avec un rire rabelaisien.

Philippe Sollers s'est toujours amusé de ses propres sorties, surtout quand elles agaçaient les autres. Parce que Dieu n'existe pas ou au contraire parce qu'il existe il s'est défini comme « scandaleux et religieux » dans l'un de ses derniers livres, *Légende* (2021), jouant habilement sur la ligne de crête du pari pascalien. La sienne fut plutôt dorée. En littérature, il commence sa carrière à l'avant-garde pour la terminer tout naturellement dans l'arrière-boutique, en parrain d'un petit monde littéraire dont il prétend ne pas faire commerce mais qui vient lui faire offrande en le reconnaissant comme le taulier d'une certaine modernité, une modernité qui se rit de la modernité à la manière d'un Démocrite.

Philippe Joyaux – son vrai nom – est né le 28 novembre 1936, à Talence, près de Bordeaux. Ses parents espèrent le voir reprendre la direction de l'usine de ferblanterie familiale. Mais, à Paris, l'étudiant à l'École supérieure des sciences économiques et commerciales (Essec) préfère les lettres aux chiffres, d'autant qu'il vient de rencontrer le poète Francis Ponge, dont il restera proche. Il est remarqué en 1957 par sa première œuvre, une nouvelle intitulée *Le Défi*, publiée dans la revue *Écrire* dirigée par Jean Cayrol. Elle est couronnée par le prix Fénéon, et François Mauriac lui consacre son « Bloc-Notes » dans

*L'Express*. Le Prix Nobel de littérature voit en lui un pays, un fils spirituel, un catholique dissident dont il aura été « le premier à écrire ce nom ». L'année suivante, son premier roman, *Une curieuse solitude*, lui vaut l'éloge de Louis Aragon dans *Les Lettres françaises*. Le jeune écrivain apparaît comme l'un des espoirs de la « nouvelle vague » littéraire. Ces deux premiers textes s'inscrivent dans la veine du roman psychologique, assez traditionnel. Mais le lecteur de Bataille et de Ponge rêve de révolution et lorgne du côté expérimental du nouveau roman.

Cette avant-garde trouve sa tanière dans la revue *Tel Quel*, qu'il fonde avec Jean-René Huguenin et Jean-Edern Hallier en 1960 aux éditions du Seuil. Avec son roman *Le Parc* (1961), il décroche le prix Médicis. Mais derrière la recherche stylistique, Michel Foucault distingue une approche originale des états de conscience. Sollers est adoubé par cette avant-garde intellectuelle à laquelle il rêve d'appartenir. En tout cas, ses livres ne laissent pas indifférents. *Drame* (1965), construit sur les 64 cases d'un échiquier, et *Nombre* (1968), construit sur les 100 carrés magiques de la pensée chinoise, sont commentés dans des essais par Roland Barthes, Jacques Derrida et Julia Kristeva, la troublante psychanalyste d'origine bulgare qu'il a épousée en 1967. L'acte d'écrire est interrogé. L'interrogation, elle-même, donne naissance à des œuvres géométriques où le récit est secondaire. C'est la gloire du texte.

Philippe Sollers occupe une place stratégique dans le milieu intellectuel. En cette fin des années 1960, il installe un dialogue de plus en plus affirmé avec les sciences humaines. La fronde de Mai 68 le voit se rapprocher du Parti communiste via le marxisme. C'est finalement la voie du maoïsme sur laquelle il entraîne *Tel Quel*. À coups de formules alambiquées, ces écrivains turbulents dissimulent les dictatures derrière les pensées vides du *Petit Livre rouge*, glosent sur du vent et occupent le terrain de la littérature contestataire.

Au milieu des années 1970, le soufflé révolutionnaire retombe et Philippe Sollers s'éloigne de Marx et de Mao. La parution de *La Barbarie à visage humain* de Bernard-Henri Lévy, tout comme les œuvres d'Alexandre Soljenitsyne, lui fait prendre de la distance avec les idées qui ferment les yeux sur les totalitarismes, d'autant que le sinologue Simon Leys a dessillé les regards avec *Les Habits neufs du président Mao*. Il délaisse les oripeaux de la révolution et s'engage dans un travail formaliste ambitieux qui donne *Paradis* (1981). Plus de chapitres, de paragraphes, de ponctuation, de capitales. Ne subsiste que le flux de l'écriture. Il est suivi en 1986 d'un *Paradis II*.

En 1983, Philippe Sollers fonde chez Denoël sa revue *L'Infini* et secoue le monde germanopratin avec *Femmes*, publié chez Gallimard. C'est l'idée du roman qui le tracasse, autant que les femmes auxquelles il veut rendre hommage, à sa manière évidemment, dans un féminisme à sa mesure. Dans cette chronique savante et bouffonne, érotique et



**UNE FAÇON DE TRANSCRIRE SA VIE EN LA DÉLIVRANT DE LA LOURDEUR DES CHOSE. LE SÉRIEUX, CELUI QUI ENNUIE ET MONTRE SON EFFORT, N'ÉTAIT PAS SON FORT**

politique, il s'en donne à cœur joie pour mettre en boîte les intellectuels qu'il a côtoyés. Il les raconte à sa façon, entre ses propres aventures sexuelles. « *Le monde appartient aux femmes, c'est-à-dire à la mort.* » Cela fait gentiment scandale, c'est un grand succès. Sollers a trouvé sa voie et sa voix. Un mélange d'érudition, de digressions, un récit qui avance par sauts et gambades, comme aurait dit un autre grand Bordelais. Il systématise son approche dans *Théorie des exceptions* (1987) et *La Guerre du goût* (1994). Mais c'est vraiment dans ses « romans » qu'il parvient à

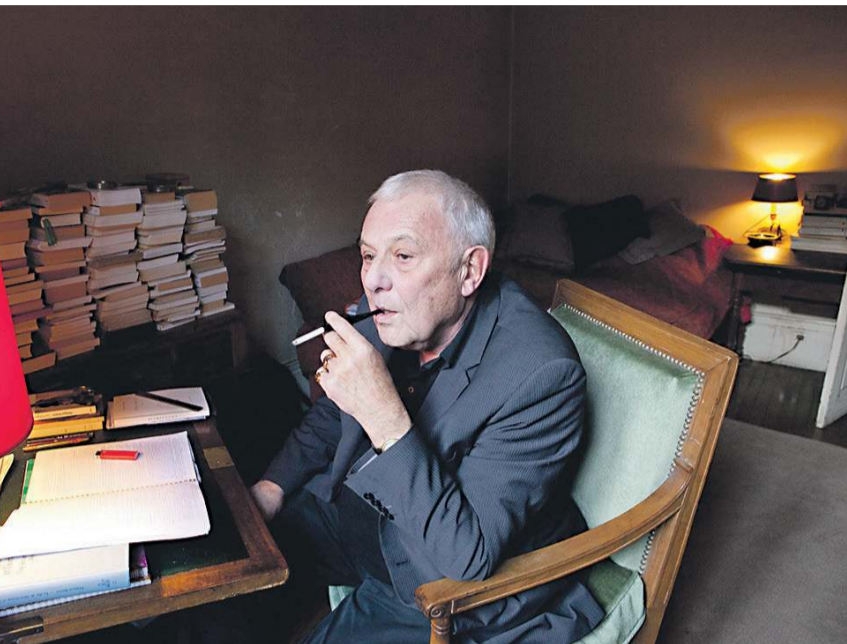
faire comprendre sa manière de voir le roman : *Portrait du joueur* (1985), *Le Cœur absolu* (1987), *La Fête à Venise* (1991), *Le Secret* (1993) et *Studio* (1997). Oubliée la révolution, fini les envies de table rase. L'ennemi, c'est moins le capital que la « grande Tyrannie » de la société sur les corps et les esprits. La dissidence passe par l'art, la foi et l'érotisme. Une conception qui se retrouve dans cette manière d'écrire non pas contre mais au-dessus, en surplombant le quotidien, en utilisant la technique du fragment, en se promenant dans un panthéon

personnel où l'on trouve Sade, Rimbaud, Lautréamont, Kafka, Proust et Casanova.

Foin de l'intrigue, de la psychologie comme on les enseigne aujourd'hui dans les ateliers d'écriture. La langue romanesque, c'est celle du présent, celle du mouvement, celle qui joue de la citation et de l'allusion, celle qui plonge dans le passé glorieux, celle qui fait fi du spectacle. Ce n'est pas un hasard si c'est lui qui fait venir Guy Debord chez Gallimard, où il est un éditeur influent, grâce à sa collection « *L'Infini* » qui prolonge sa

## Disparition

## Éditeur, dissident



À gauche, l'écrivain en mai 1983, alors que vient de paraître son roman « Femmes ».

Ci-dessus, en haut, chez lui en novembre 2011.

En bas, manifestation d'écrivains en mai 1968, avec, de gauche à droite, Philippe Sollers, Marcelin Pleyne, Jean Thibaudeau, Eugène Guillevic, Gilles Deleuze et Jacques Roubaud.

ALAIN MINGAM/GAMMA-RAPHO/GETTY ; HÉLÈNE BAMBERGER/OPALE ; JEAN-CLAUDE SEINE QUIQUÉRÉ/BRIDGEMAN

revue. En cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, Philippe Sollers s'installe ainsi comme une figure importante de la littérature française, importante et controversée par ses prises de position. Éminence grise chez Gallimard, il se rêve même en Pléiade comme d'autres en habit vert. Gallimard sera son Académie. Et les formules assassines fusent parfois à l'endroit de ceux qui accèdent à la prestigieuse collection, comme ce mot qu'on lui prête à propos de Jean d'Ormesson : « À la fin, il suçait les phrases. »

Homme de lettres retiré sur son Aventin rue Sébastien-Bottin,

aujourd'hui rue Gaston-Gallimard, Philippe Sollers ne se désintéresse pas pour autant du monde. Au contraire, il intervient dans les débats, signe des points de vue dans *Le Monde* – on se souvient de sa tribune « La France moisie » du 28 janvier 1999, dans laquelle il fustige la xénophobie qui gagne le pays. « *Ce n'est pas sa souveraineté nationale que la France moisie a perdue, mais sa souveraineté spirituelle.* » Anticonformiste conforme à ce qu'on attend de lui, il joue de sa singularité d'écrivain pour redire la place qu'il occupe. Durant les années 2000 les ouvrages se succèdent. De 1999 à 2012, il tient un « Journal du mois » dans *Le Journal du Dimanche*. En 2017, Gallimard publie sa correspondance avec la romancière belge Dominique Rolin, avec laquelle il a entretenu une liaison durant plus de cinquante ans. Ces lettres traduisent aussi sa passion pour ses Venises, comme l'écrivait Paul Morand, ces reflets changeants et de l'amour et de l'amitié. Dans *Légende*, il avoue avoir fait sculpter une rose et une croix pour son monument funéraire, « la rose de la raison pour la croix du présent ». En 2020, l'un de ses derniers ouvrages se présente comme une réflexion sur l'évolution de la civilisation occidentale, entre quête métaphysique et jugement dernier. Il s'intitule *Graal*. Peut-être l'a-t-il trouvé. ●

LAURENT LEMIRE



TERESA CREMISI

ÉDITRICE ET AMIE DE PHILIPPE SOLLERS

« Musicien de la langue, érudit attentif, complice de farces et attrapes »

Il avait choisi de s'appeler Sollers – vif, malin, rusé et rapide. Je me souviendrai toujours de la fin d'après-midi où je l'ai rencontré pour la première fois, au bar du Pont-Royal qu'il aimait tant et qui n'existe plus. J'avais pensé d'emblée que son pseudo n'était pas un simple nom de plume. C'était une devise, un programme, un étendard. La curiosité, l'amour du beau, l'impatience, l'énergie se dégageaient de sa personne. Il avait envie de comprendre, vite vite, qui vous étiez, qui vous aimiez, comment vous pouviez prendre place dans le ciel de ses connaissances. Et surtout à quelle constellation vous étiez censé appartenir.

Des années acharnées de travail éditorial chez Gallimard, l'élan naturel avec lequel il savait transmettre

ses admirations, la stricte organisation de sa vie d'écrivain s'associent dans ma mémoire à son goût du jeu, ses dons de polémiste-duelliste (un de ses ancêtres avait écrit un *Traité du duel*, il en était fier), son inclination naturelle pour le bonheur personnel, autant que possible préservé des miasmes mondains. Un jour, Bernard Pivot avait demandé à plusieurs écrivains de choisir leur mot préféré : pour Sollers, c'était « joie ». Pas un sentiment un peu benêt, apparenté à la satisfaction ou au bien-être. Non, une règle de vie héritée du XVIII<sup>e</sup>, on ne se plaint pas, on travaille, on regarde le monde avec les yeux bien ouverts. À partir de là, la joie doit découler d'une détermination militante, d'un équilibre décidé à froid, de techniques du savoir-vivre.

Incomparable Philippe Sollers, à la fois célèbre et incompris, joyeux et blasé, bretteur et conservateur, chaleureux et dissimulé, affectueux et tranchant. Couvert de dons, musicien de la langue, érudit attentif, complice de farces et attrapes, connaisseur des arts de son pays, amoureux de la France telle qu'elle avait rayonné dans l'histoire des arts et de la culture. Il avait l'habitude, quand la vie le mettait devant des choix qui l'embarrassaient ou lui déplaisaient, de lever le bras en riant et de mimer un départ précipité : « Taxi ! » Il se barrait tout simplement et symboliquement, il sortait de scène, on pouvait continuer sans lui. Il est parti avec son taxi, nous ses amis restons sur le trottoir, sans lui. ●



ANTOINE GALLIMARD

PRÉSIDENT DU GROUPE MADRIGALL, ÉDITEUR DE PHILIPPE SOLLERS

« Dans un monde étriqué, il a été pour moi le grand séducteur de l'infini »

Philippe avait le goût de la vie libre qui n'obéit qu'à ses propres lois et à l'éclosion permanente de désirs salvateurs. Grâce à lui, l'univers de la culture, voire de l'érudition la plus maîtrisée, s'est

trouvé soudain plein de surprises et d'enchantements. Dans un monde étriqué et moralisateur, il a été pour moi le grand séducteur de l'infini. De ses deux parrains en littérature, Mauriac et Aragon, il s'est affranchi

après un envol prometteur jusqu'à trouver sa propre voie, qui a su éclairer le XX<sup>e</sup> siècle du plus bel éclat du XVIII<sup>e</sup>. On peut saluer son extrême diversité, qui le voyait aussi familier de Mozart que de Picasso. ●



CATHERINE CUSSET

ÉCRIVAIN

« C'était un éditeur découvreur, plein de finesse et de subtilité »

Il a été l'éditeur de mon premier roman. J'avais publié des articles sur Sade, Laclous, Voltaire, dans sa revue. J'avais 22 ans, et il m'a dit : « Si vous écrivez un roman, vous me

l'envoyez. » Trois ans plus tard, il l'a publié. Il avait une grande ouverture d'esprit. C'était un éditeur découvreur, plein de finesse et de subtilité. Je lui avais envoyé mon deuxième

roman, il ne m'a pas répondu. J'ai alors écrit *À vous*, racontant Sollers éditeur, pour me libérer de lui. Je suis touchée par sa disparition, il vibrait de vie et d'intelligence. ●



JOSYANE SAVIGNEAU

ÉCRIVAIN, JOURNALISTE, ANCIENNE RESPONSABLE DU « MONDE DES LIVRES »

« Son œuvre va rester et je suis certaine qu'elle sera réévaluée »

J'ai d'abord admiré Philippe Sollers comme un grand romancier, quitte à susciter l'étonnement. Je ne me sentais alors aucune proximité avec *Tel Quel*, dont il était l'animateur, et je ne le connaissais pas personnellement mais lui trouvais un grand talent. En 1987, nous lui avons proposé de

tenir une chronique dans *Le Monde des livres*. Pour ne pas susciter la critique d'un éventuel copinage, nous lui avons demandé de n'écrire que sur l'histoire littéraire. Cela a donné des articles formidables, car il savait toujours relier les monuments du passé qu'il évoquait à quelque chose de notre temps. *Le Monde* a publié

quelque 200 textes de lui jusqu'en 2005. Il regrettait avec beaucoup d'autodérision que le plus cité avait pour titre « La France moisie ». La direction l'avait à un moment encouragé à écrire sur d'autres sujets que la littérature. Il avait énormément d'humour. Son œuvre va rester et je suis certaine qu'elle sera réévaluée. ●